

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 3

Artikel: Le cinéma de Claude-Inga Barbey
Autor: Barbey, Claude-Inga
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



© Veronique Boiron (Le Temps)

Le cinéma de Claude-Inga Barbey *

«La première fois c'était au cinéma Nord-Sud, «La mélodie du bonheur», avec le capitaine von Trapp et ses enfants. J'étais avec ma grand-maman qui habitait tout près, rue de l'Orangerie 8, à Genève. Chaque samedi à midi trente, on mangeait un risotto à la tomate, je buvais à la cuillère un verre de vin rouge avec de l'eau et du sucre, puis on écoutait la radio toutes les deux en jouant au diamino – une sorte de jeu de lettres en bois avec des jokers en têtes de diable bleus. On descendait ensuite à la Potinière ou à l'Ariana, boire un thé au lait et manger une pièce aux vermicelles de marron.

Mais ce samedi-là, à dix-huit heures, je ne saurais jamais pourquoi, on était toutes les deux dans la file d'attente sur le trottoir... J'avais le trac. Peur d'avoir peur. Et lorsque le capitaine von Trapp

entonna «Edelweiss» avec sa guitare, pour la première fois de ma vie, j'ai pleuré sur autre chose que sur moi-même. Jamais je n'aurais pu imaginer que d'autres vivaient des choses plus terribles que moi. Un tel sentiment de gratitude m'a transportée que je me suis mise debout, le siège s'est redressé derrière mon dos, et j'ai tremblé des pieds à la tête: d'autres éprouvaient des choses, des enfants inconnus souffraient, et savaient transmettre cette souffrance en la rendant universellement belle. Je me suis sentie sauvée. Je n'étais plus une, j'étais dix mille.

Après, plus grande, j'ai commencé à voler de l'argent dans le porte-monnaie du ménage, puis dans les poches des imperméables, des jaquettes de laine suspendus près du petit lavabo de pierre. Beaucoup d'argent. Pour aller au cinéma. Toujours au Nord-Sud. J'ai corrompu des filles et des garçons de ma classe. Je volais pour eux... Je les emmenais et je payais pour tout le monde, avec des tournées de glaces pistache... Je voulais qu'ils sachent ce que je savais. Avec Mary Poppins, j'ai découvert

l'amour désintéressé sur les toits, moi la voleuse, et avec Dumbo et sa paire d'oreilles, la colère contre l'injustice. Payer me permettait aussi de garder un certain pouvoir sur tous ces ignorants dont je pensais qu'ils étaient plus beaux, plus heureux, plus «enfants» – un maladroit pouvoir sur tous ces autres qui m'avaient regardée de haut dans le préau de l'école. Au cinéma, on ne peut pas regarder de haut. On est tous égaux. C'était en 1970. J'avais neuf ans, et pas de télévision.

Après, il y a eu «Alphaville» de Godard, où j'ai été confrontée à la beauté faite femme pour la première fois. J'avais l'affiche au-dessus de mon lit, noir-blanc, jaunie, passée comme du velours. Eddie Constantine, le père idéal, l'aventurier, l'absent au sourire ambigu, au regard noir, dissimulé sous l'ombre d'un chapeau, et Anna Karina, si belle, si pure qu'en sortant j'ai voulu disparaître de la surface de la Terre. Je ne savais pas comment m'y prendre à l'époque pour disparaître sans mourir, alors j'ai acheté à l'Unip un tube de rouge à lèvres rose nacré, le même qu'Anna Karina, et je l'ai porté jusqu'au fond du tube.

Lorsque j'étais à Paris cet hiver pour travailler, loin des miens si longtemps, je suis allée au cinéma chaque après-midi, pour tenir le coup, par désespoir. A Clichy. J'ai tout vu. Les salles étaient pratiquement désertes, le temps dilué. J'étais avec les chômeurs, les amoureux, les vieillards et les fugitifs, comme dans un village déserté en temps de guerre où il ne reste plus que les parasites, les inutiles. Et lorsque je ressortais sur le boulevard, entre chien et loup, j'allais boire un verre dans une brasserie et je téléphonais chez moi. La journée était passée plus vite et j'avais quelque chose à raconter au téléphone, quelque chose d'autre que ma nostalgie...»

Un jour peut-être, je ferai un film, quand je n'aurai plus peur de voyager pour de vrai. Je raconterai l'histoire d'une petite fille qui vole de l'argent dans les manteaux pour aller au cinéma, et qui achète un tube de rouge à lèvres rose nacré pour avoir l'illusion d'être belle. Mais mon histoire intéressera-t-elle quelqu'un? Sûrement pas, puisqu'elle est vraie. Alors je la ferai raconter par d'autres. J'engagerai des gens qui ont leur histoire propre, un caméraman, un acteur, un machiniste, et ils ajouteront leurs histoires à la mienne. Elles n'en feront plus qu'une que je dirigerai dans le bon sens, avec une baguette, pour qu'elle devienne magique, c'est-à-dire universelle. ■

Claude-Inga Barbey

* Comédienne, femme de scène et de plume. On la connaît par l'émission de radio et le spectacle Bergamote, l'émission de la SRS Les dicodeurs et celle de la TSR Le fond de la corbeille.